

*Recensione*

## **A. Contini, *Esthétique et science du vivant: De l'École de Montpellier à Henri Bergson***

L'Harmattan 2016

Caterina Zanfi

L'ouvrage de Annamaria Contini qui vient d'être traduit de l'italien (*Estetica della biologia*, Milano 2012) permet pour la première fois d'insérer l'esthétique française des deux siècles précédant Bergson dans un cadre nouveau, enrichi par la considération des échanges avec la science du vivant. L'originalité de cette étude tient en grand partie à son ouverture: elle ne se borne pas aux auteurs connus pour leurs travaux sur la théorie du beau et des arts, tels que Ravaisson et Guyau, mais considère aussi des scientifiques qui ont consacré à l'esthétique des réflexions marginales ou fragmentaires, et toutefois influentes dans le champ esthétique. Annamaria Contini montre ainsi un fil rouge qui unit les théories du goût et de la sensibilité propres aux auteurs de l'École de médecine de Montpellier, de Comte et de Claude Bernard aux théories sur l'art de Ravaisson et Guyau. Elle conduit enfin à une lecture des idées esthétiques de Bergson éclairée par la mise en relation avec le profond héritage qui a accompagné l'affirmation et la crise de la culture positiviste.

La recherche de Contini ouvre dans l'aire culturelle française un type d'enquête analogue à la voie plus largement suivie, dans l'aire allemande, pour la philosophie romantique de la nature. Ainsi met-elle au jour une ligne de pensée dans laquelle les scientifiques empruntent à l'esthétique des modèles ontologiques et épistémologiques pour les sciences du vivant, mais où «le rapport entre esthétique et biologie n'est jamais à sens unique; l'esthétique aussi emprunte à la biologie des concepts et des modèles» (p. 17).

Dans le premier chapitre nous découvrons ainsi des liaisons inattendues entre des principes scientifiques établis par l'école vitaliste de Montpellier et les réflexions de l'esthétique française du XVIII<sup>e</sup> siècle: des échos de la théorie de l'*aisthesis* se retrouvent par exemple dans la description de la sensibilité organique de Bordeu, et les réflexions sur le beau et les arts contribuent aux définitions de

la cohésion et la fonctionnalité de l'organisme par Paul Joseph Barthes. Le type d'interaction entre les paradigmes de la biologie et de l'esthétique reflète ici la méfiance des médecins de Montpellier envers les grands systèmes dualistes des animistes et en particulier, des mécanistes. La iatomécanique comme l'idée de finalité naturelle sont traitées de manière complètement différente par Comte, dont la «philosophie biologique» fait l'objet du deuxième chapitre de l'ouvrage. L'image du positiviste y est traitée sans stéréotypes et en fonction, encore une fois, des échanges moins connus avec les doctrines esthétiques d'auteurs antérieurs ou contemporains. Dans la version comtienne de l'organicisme, Contini nous montre ainsi un rôle inattendu de Barthes même, dont la *Théorie du beau* est intégrée à la *Bibliothèque positiviste*. Chez Comte, biologie et esthétique s'allient pour contrecarrer les excès de l'esprit du détail positiviste: la biologie joue ainsi le rôle de «président général de la philosophie naturelle» et l'éducation esthétique est indispensable pour opérer la synthèse théorique dont le spécialisme des sciences serait méthodologiquement incapable.

L'interaction profonde entre l'esthétique et l'étude du vivant se retrouve encore dans le chapitre consacré à la «science biologique» de Claude Bernard, qui recourt à la notion d'*idée créatrice* dans sa description du milieu intérieur. Pour expliquer les processus plastiques et de formation réglant tant la vie des organismes que la création vitale, Bernard, dans ses *Cahiers*, fait un large emploi des métaphores artistiques empruntées à l'architecture ou de la peinture, pour restituer l'interaction entre propriétés physico-chimiques des matériaux et pouvoir législateur de la forme, qui dispose la matière non pas comme une cause efficiente, mais comme dans une création artistique. Si l'analogie avec la création artistique permet d'éclairer, sur le plan ontologique, le travail de la vie, elle sert aussi à Bernard pour expliquer d'un point de vue euristique l'expérience de découverte et d'invention du biologiste.

L'usage insolite par Ravaisson d'idées biologiques pour soutenir le spiritualisme se fonde bien sur l'idée bernardienne de création vitale. Dans le quatrième chapitre, consacré à l'auteur de l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote* et à ses sources, Annamaria Contini montre des aspects inattendus de Bernard et de Comte. Dans ses réflexions sur la méthode synthétique de la biologie, ce dernier anticipe presque le dépassement du positivisme, par un refus de l'opposition entre esthétique et science, ou entre invention artistique et découverte scientifique – refus qui sera accueilli et développé par Ravaisson. Contini révèle que ses idées esthétiques ne trouvent pas leurs uniques sources dans la tradition aristotélicienne ou biranienne, mais aussi dans les concessions que Bernard et Comte avaient accordé au finalisme dans le domaine de la création organique.

Les deux derniers chapitres du livre se concentrent sur la transition du positivisme à l'intuitionnisme, et examinent les philosophies de la vie de Guyau et de Bergson. Dans sa présentation de Guyau, Contini donne de précieuses références sur le milieu philosophique français à l'époque de la crise du positivisme, pour rendre compte des tensions théoriques entre mécanisme et spiritualisme qui encadrent la pensée de Guyau. Nourri de l'œuvre d'auteurs

très éloignés les uns des autres tels que Fouillé, Stuart Mill et Spencer, il élabore une notion de vie qui ne s'explique pas seulement à travers la référence au romantisme schellingien ou par le simple filtre du spiritualisme français; son originalité semble plutôt préfigurer certaines théories de Bergson, mais aussi d'auteurs très différents, comme Durkheim, Tolstoï, Nietzsche et Kropotkine. La description de la pensée de Guyau reprend et confirme les résultats d'une plus vaste étude que Annamaria Contini a consacré à la pensée esthétique de cet auteur (*Jean-Marie Guyau: Estetica e filosofia della vita*, Bologna 1995; trad. fr. de Ph. Audegean, *Jean-Marie Guyau: Esthétique et philosophie de la vie*, Paris 2001), ou elle a considéré la théorie de l'expérience esthétique dans son imbrication avec l'action morale et même avec la socialité. Les relations réciproques entre ces domaines – esthétique, morale et sociologique – se justifient par leur référence commune à la vie, dont les caractères de création, de génie inventif, de sympathie et surtout d'expansion vers autrui impliquent chez Guyau une dimension morale et sociale. La médiation du biologique dans la définition non seulement de l'ontologie, mais aussi d'une méthode «organique» de faire la philosophie, hors des règles géométriques et de la recherche des systèmes, constitue l'un des crédits les plus évidents de Guyau vers Bergson. Le vitalisme de Guyau, loin d'osciller entre les théories expérimentales du vivant propres au positivisme et le biologisme spiritualiste ou romantique, élabore déjà une synthèse entre ces deux tendances (non reconnue par l'interprétation de Jankélévitch). D'après Contini, c'est sur ce point en particulier que se situe l'anticipation du «vitalisme dynamique» bergsonien.

L'un des mérites du chapitre sur Bergson est justement de mettre en lumière avant tout la transition de Guyau, et de laisser l'esthétique biologique des deux auteurs en filigrane tout au long du chapitre, à l'arrière-plan de la confrontation approfondie de Bergson à la fois avec la biologie expérimentale de Bernard et avec le spiritualisme de Ravaisson. Contini dégage ainsi les théories esthétiques plus ou moins implicites dans la philosophie de la vie bergsonienne et contribue à définir un des secteurs de sa pensée les moins étudiés. Cela pourrait paraître bizarre si l'on considère que sa première réception internationale a lieu surtout dans les milieux littéraires et artistiques des avant-gardes, jusqu'à justifier sa renommée populaire comme «philosophe littéraire» – renforcée aussi par le prix Nobel de littérature qui lui est attribué en 1927. Notons que, jusqu'à présent, les études sur l'esthétique française se sont concentrées surtout sur l'horizon des arts, dans le cas de Bergson en particulier sur les images (on pense au récent travail de I. Podoroga, *Penser en durée. Bergson au fil de ses images*, Lausanne 2014), et sur les aspects musicaux ou cinématographiques de sa pensée (Contini se réfère en particulier à M. Bertolini, *L'estetica di Bergson. Immagine, forma e ritmo nel Novecento francese*, Milano 2002. Voir aussi M. Bellini, *I profili dell'immagine. L'estetica della percezione di Henri Bergson: dalla metafisica al cinema*, Milano 2003). Tous ces aspects sont mis en relation avec le problème de la science du vivant, qui apparaît central même dans la pensée esthétique de Bergson, d'autant plus qu'il est contextualisé dans le cadre d'une longue tradition de la philosophie

(et de la science) française. La situation du chapitre sur Bergson à la fin de ce volume rend évidente la richesse de la tradition de laquelle il provient et se démarque tout à la fois. Loin de se référer uniquement à l'héritage spiritualiste de Bergson, Contini ne sous-estime pas ses références à une science du vivant qui – au cours des deux siècles précédents – n'avait jamais cessé d'inspirer et de se laisser inspirer par l'esthétique. Dans les positions sur le finalisme de *L'évolution créatrice* on reconnaît ainsi un fil rouge qui les lie à la finalité organique aristotélicienne, telle qu'elle est reprise par l'École de médecine de Montpellier et intégrée plus tard par l'école parisienne de Bichat à la méthode expérimentale de l'école mécaniciste. Une telle opposition au réductionnisme se laisse alors identifier à une tendance constante de la philosophie française, alternative aux positions cartésiennes, ainsi qu'au matérialisme et au mécanisme de la science positive.

Sur les traces de Jankélévitch et des travaux plus récents de Renzo Raghianti (V. Jankélévitch, *Deux philosophes de la vie: Bergson, Guyau*, «Revue philosophique de la France et de l'étranger», 49, mai-juin 1924, 5-6, pp. 402-449; Renzo Raghianti, qui a souligné les étonnantes analogies entre la pensée de Guyau et l'*Essai* de Bergson dans son commentaire à J.-M. Guyau, *Mémoire et l'Idée de Temps*, Paris 2011), Contini insiste sur l'importance de Guyau pour Bergson, qui attribue aussi une forte centralité au modèle biologique, à la fois dans le domaine de l'ontologie et de la gnoséologie. Contini montre que chez les deux auteurs, la référence à la biologie a de profondes réciprocitys avec les réflexions esthétiques. On peut exprimer le regret que les analyses de l'œuvre de Bergson s'arrêtent à *L'évolution créatrice*, sans considérer les textes plus tardifs où Bergson considère le point de vue du moraliste, la poussée créatrice de l'intuition mystique et le rôle de l'émotion dans la socialité – où des implications esthétiques sont aussi présentes, bien qu'assez méconnues. À partir de la conférence de 1911 *La conscience et la vie* et dans *Les Deux sources de la morale et de la religion* on aurait sans doute pu trouver des éléments de confrontations avec tant l'esthétique de la morale que la créativité sociale de Guyau.

Le livre donne aussi des références très stimulantes à la tradition de la science et de la philosophie de la nature développées dans l'aire culturelle allemande. On serait tenté de tracer des parallélismes entre le parcours français de l'École de Montpellier jusqu'à Bergson décrit par Annamaria Contini, et l'itinéraire de la philosophie allemande de la troisième *Critique* kantienne à l'ainsi nommée *Goethe-Zeit* dans les *Geisteswissenschaften* au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Ces parallélismes sont suggérés par les références de Ravaisson et de Guyau à la culture philosophique allemande, à la fois en direction de l'animisme de Stahl dans l'école médicale de Halle, du romantisme et de la philosophie de la nature schellingienne, ou encore vers Nietzsche. Sur la base des transferts indiqués par Contini on pourrait aller jusqu'à considérer les influences que toutes ces doctrines, unies au bergsonisme, ont pu jouer chez les auteurs allemands de la *Lebensphilosophie*. Contini ne manque pas d'opposer aux possibles analogies les différences entre les deux côtés du Rhin, comme dans le cas du vitalisme presque

empiriste de Théophile de Bordeau ou de Paul Joseph Barthes, qui s'éloigne du vitalisme plus métaphysique proposé dans les mêmes années en Allemagne par Caspar F. Wolff et par Johann F. Blumenbach.

Outre les auteurs considérés dans l'itinéraire historique, l'un des philosophes dont on perçoit le plus la présence dans cette recherche est Georges Canguilhem: le parcours de la pensée française tracé dans le livre de Contini renvoie, tant pour sa méthode que pour son objet, à ses études d'épistémologie et d'histoire des sciences. La sensibilité de Canguilhem pour l'évolution des théories de la vie interagit avec l'idée foucaldienne d'épistème et permet à Contini de reconnaître un code fondamental qui traverse esthétique et pensée du vivant dans la pensée française des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Le livre laisse ainsi émerger l'élaboration transdisciplinaire des thèmes du vivant qui a préparé la philosophie bergsonienne de la vie et du devenir, et dont l'héritage s'exprime encore dans la pensée contemporaine.